

à cette maîtresse de toute iniquité comme de tout mensonge, à cette fille des enfers qui n'a paru sur la terre que pour y renverser tout ordre, et précipiter le genre humain aveuglé vers sa ruine. Mais, Seigneur, pendant que nous maudissons une odieuse doctrine, source empoisonnée de tous nos maux, nous ne pouvons nous défendre de la compassion la plus vive, de l'intérêt le plus tendre pour ceux qu'elle a égarés et séduits : ils sont vos enfans, le prix du sang de votre Fils ; permettez que nous implorions en leur faveur vos plus abondantes miséricordes. Combien en est-il parmi eux qui, au lieu de vous outrager et de vous méconnaître, vous aimeraient, béniraient votre saint nom, feraient leurs délices de la piété et de la vertu, s'ils n'avaient eu le malheur de naître au sein des épaisses ténèbres que l'irréligion a répandues de toutes parts, de sucer avec le lait des funestes préjugés, de croître au milieu des blasphèmes et des scandales d'une génération perverse et impie ! combien en est-il qui ont horreur des conséquences d'une doctrine qu'ils professent sans la bien connaître ! combien que la droiture naturelle de leur cœur, et la voix forte de leur conscience rappelle depuis long-temps vers vous, qui sentent le besoin de vous adorer et de vivre sous vos lois, mais qui ne savent comment dissiper les prestiges qui les éblouissent, et rompre les chaînes pesantes qui les tiennent encore attachés à l'erreur ! O mon Dieu ! ayez pitié de leur aveuglement et de leur faiblesse ; envoyez votre lumière, votre onction et votre force : qu'ils voient la vérité, qu'ils la goûtent, qu'ils l'embrasent avec courage et en fassent désormais la règle de toute leur vie, afin, qu'au lieu d'être les déplorables victimes de vos vengeances, ils soient l'heureuse conquête de votre grâce, la gloire de notre ministère, notre joie et notre couronne dans cette éternité de bonheur où vous conduisez le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

---

TROISIÈME SERMON  
SUR L'INCRÉDULITÉ.

---

MALHEUR DE L'INCRÉDULE.

*Noli esse incredulus, sed fidelis.*

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. (Joan. xx, 27).

QUELS que soient le délire et le crime de l'incrédule, si du moins, en trahissant sa raison et sa conscience, il pouvait réaliser la chimère de bonheur qu'il poursuit ; si, en renonçant à l'immortalité bienheureuse, et se dévouant à un éternel supplice, il pouvait du moins goûter la paix et la joie, durant cette courte vie à laquelle il borne tous ses desirs, sans le trouver plus excusable, nous pourrions le juger moins à plaindre, et voir, dans la félicité présente et passagère dont il jouirait, quelque faible dédommagement à la perte des biens plus précieux et plus durables qu'il lui aurait sacrifiés. Mais si, en même temps qu'il est le plus insensé et le plus coupable des hommes, il en est aussi le plus malheureux ; si son incrédule lui enlève, avec les espérances du monde à venir, les douceurs et les consolations véritables du monde présent, pour lui en laisser sentir toutes les amertumes ; si, en un mot, tout le fruit de sa folle et sacrilège audace, est de le conduire par une vie d'angoisse et de douleur à une éternité de désespoir, où trouverons-nous des expressions assez vives pour peindre l'horreur d'une telle destinée, assez pathétiques pour déplorer dignement un



tel excès de misère ? Essayons toutefois , mes chers Auditeurs ; que la compassion nous fournisse aujourd'hui des paroles , comme , dans d'autres circonstances , l'indignation nous en a fourni ; laissons les reproches , et pleurons sur cet infortuné ; tâchons de l'attendrir lui-même sur son malheur , en le déployant tout entier à sa vue. Ah ! si notre zèle a pu lui paraître sévère , lorsque nous sommes venus combattre ses erreurs et dévoiler ses crimes , que notre charité le touche , maintenant que nous venons donner des larmes à ses maux , et les manifester pour les guérir. Et vous , Fidèles , qui n'avez point participé à ces erreurs funestes , venez en contempler les affreuses suites , afin qu'une salutaire crainte vous en préserve à jamais , et vous affermis de plus en plus dans la sage et heureuse simplicité de la foi.

Tout ce que j'ai à vous dire dans ce discours , est renfermé dans ce mot de l'Écriture : *Non est pax impiis* (1) ; il n'y a point de contentement pour l'impie. Comprenez bien ceci , mes Frères. L'impie , dans son aveuglement , ose dire que le moyen d'être heureux ici-bas , est d'y vivre sans Dieu : Dieu l'entend , et se retire ; et parce qu'il est l'unique source du bonheur , dès lors il n'en existe plus pour l'impie. En vain demande-t-il à tout ce qui l'environne , en vain cherche-t-il au-dedans de lui ce bien-être dont il est si avide : toutes les créatures et son propre cœur , d'intelligence avec son Dieu , le lui refusent. Séparé de celui qui est seul l'être , la vie , la lumière , la joie des âmes , et , en un mot , tout bien , il ne lui reste pour partage , que la tristesse , les ténèbres , la mort , le néant , et tout mal. S'il rentre en lui-même , il ne trouve dans son esprit que doutes et que perplexités désolantes ; dans son cœur , qu'un chaos de passions et de désirs contraires qui se choquent ; dans sa conscience , que trouble , terreur et remords. S'il se répand dans les objets extérieurs , il ne trouve dans les plaisirs des sens que satiété et que dégoût ;

(1) Isa. XLVIII, 22.

dans les soins de l'avarice et de l'ambition , que soucis et chagrins cuisans ; dans la société de ses semblables , que lassitude et ennui ; dans le monde entier , qu'un vide affreux ; dans toute la nature , qu'un silence qui le consterne , et je ne sais quoi qui repousse de toutes parts l'ennemi de Dieu , et l'isole au milieu de l'univers. Voilà son sort , et comme son enfer anticipé ; voilà aussi en abrégé tout mon sujet : car c'est du malheur de l'incrédule que je dois vous entretenir.

O Dieu , qui êtes toujours bon , même pour vos ennemis , donnez la force et l'efficace à mes paroles , non pour frapper vainement les imaginations , mais pour toucher les cœurs ; non pour inspirer seulement à l'incrédule une crainte passagère , ou lui arracher quelques gémissemens stériles , mais pour le convertir et le ramener à vous , afin qu'il retrouve et qu'il goûte le bonheur qu'il a perdu en vous abandonnant.  
— *Ave, Maria.*

Je remarque trois degrés du malheur de l'incrédule , ou trois déplorables effets de son irrégion , que je vais développer successivement dans les trois points de ce discours. Donnez-moi je vous prie , toute votre attention.

#### PREMIER POINT.

Premier degré du malheur de l'incrédule. Quels que soient les dons qu'il ait reçus de la nature et de la fortune ; quelque heureuse et digne d'envie que sa condition puisse paraître aux autres hommes , tout est flétri pour lui par son irrégion ; tout ce qui fait le charme de la vie , tout ce qui donne du prix à l'existence , lui est ravi par elle. Réunissez donc , pour lui composer une destinée au gré de ses souhaits , tous les plaisirs et tous les biens dont peut jouir ici-bas un mortel ; placez-le sous le plus beau ciel , dans une région fortunée , où la nature prodigue tous ses trésors , et étale ses plus ravissans spectacles ; entourez-le de la société la plus aimable et la plus bril-



lante; donnez-lui la jeunesse, la santé, les richesses, les honneurs, les voluptés, la gloire; ajoutez tout ce qu'il vous plaira encore: tout cela, sans la religion, sera nul pour son bonheur. Pourquoi? parce que, sans la religion, la nature entière est pour lui sans âme et sans vie; la société de ses semblables, sans douceur et sans charme; tous les biens et toutes les délices réunies, sans proportion avec les besoins de son cœur. Reprenons.

Jedis d'abord que, pour l'incrédule, la nature entière est sans âme et sans vie. Ah! mes Frères, pour l'homme religieux tout est vivant et animé dans l'univers; tout l'entend et lui parle; tout est doué pour lui d'intelligence et de sentiment. Les cieux me racontent la gloire et la puissance de Dieu que j'adore: les nuits et les jours, en se succédant, m'annoncent sa sagesse et sa grandeur; chaque saison vient m'attester sa munificence, m'apporter en tribut ses bienfaits. Que dis-je? c'est lui-même, tout invisible qu'il est, qui s'offre sous mille formes différentes, à ma vue et à mes sens, dans tous les objets qui m'environnent. C'est sa lumière qui brille à mes yeux dans les rayons de l'astre qui m'éclaire; c'est sa bonté qui me sourit dans la sérénité d'un beau jour; ce sont ses parfums que je respire dans cette fleur qui embaume les airs; c'est sa fécondité qui couvre la terre de ces moissons et de ces fruits que sa main semble me présenter, en m'invitant à les cueillir. Quel autre que lui apprend à cet insecte à me préparer ce miel si doux; donne aux troupeaux ces riches toisons destinées à me vêtir, et ce lait abondant qui me nourrit; soumet à mes lois ce peuple innombrable d'animaux si dociles à mes volontés, et doués de tant d'instincts merveilleux et divers pour me rendre les plus utiles services? Ainsi, tout dans la nature parle à mon cœur; tout me montre l'action bienfaisante d'un être puissant et bon qui m'aime, qui daigne s'occuper de mes besoins, et s'intéresser même à mes plaisirs. Transporté d'admiration, de reconnaissance et d'a-

mour, je m'écrie: O Dieu! que de beauté, que de perfection dans vos œuvres! mais que de soins et d'attentions pour l'homme! que lui réservez-vous donc dans la céleste patrie, puisque déjà, dans le lieu d'épreuve et d'exil, vous le comblez ainsi de vos faveurs? O Dieu! que sera-ce de vous voir un jour vous-même, sans nuage et sans voile, puisque la vue de vos moindres ouvrages nous cause ces ravissements ineffables? J'entonne alors l'hymne d'action de grâces; il me semble que toutes les créatures me répondent; que je les entends toutes unissant leurs voix à la mienne, et, tressaillant d'une commune allégresse, former un concert unanime à la louange du Créateur.

L'impie seul est étranger à cette harmonie universelle; tout est muet, tout est mort pour lui. Il a comme ôté du monde l'âme qui le vivifie. Que peuvent dire à son esprit et à son cœur les plus beaux spectacles que la nature lui offre, les plus précieux dons qu'elle lui prodigue, quand il n'aperçoit nulle part ni intelligence, ni dessein, ni amour; qu'il ne voit que matière insensible, que combinaisons fortuites et que fatalité aveugle? Spectateur stupide d'effets sans cause, de mouvemens réguliers sans moteur, d'un magnifique ensemble sans ordonnateur et sans objet, il se lasse bientôt de contempler les vaines décorations d'une scène inanimée, et tous ces inexplicables jeux du hasard qui l'étonnent, sans l'intéresser ni l'émouvoir. Ingrat possesseur de tant de biens dont il méconnaît l'auteur, enfant dénaturé qui désavoue son bienfaiteur et son père, il n'éprouve aucune de ces nobles et délicieuses émotions, qui élèvent et attendrissent nos âmes, charment notre misère, et font seules tout le prix de nos jouissances. Il sèche et languit sans Dieu, comme on verrait se flétrir et se dessécher une fleur que le soleil ne visiterait plus de ses rayons, et sur laquelle ne tomberait plus la rosée du ciel.

C'est ainsi que, pour l'incrédule, la nature est sans



âme et sans vie. J'ai dit en second lieu, que pour lui la société des hommes est sans douceur et sans charme. Ah! je conçois qu'on fasse ses délices du commerce de ses semblables, qu'on leur soit uni par les liens de l'estime et de la confiance, par ceux d'une amitié tendre et réciproque, quand on les regarde comme des frères, comme les enfans d'un même Dieu dont on respecte et chérit en eux l'image, comme des êtres immortels destinés, après un court pèlerinage ici-bas, à vivre avec nous dans une bienheureuse et éternelle paix, au sein de Dieu même; quand on reconnaît une loi morale qui lie les consciences et garantit la bonne foi mutuelle, une règle des devoirs supérieure à toutes les considérations d'intérêt, et un précepte de charité qui ne permet pas à l'amour de soi de prévaloir contre l'amour dû au prochain. Je trouve dans ces idées pures et sublimes, que la religion nous donne tout ce qui rend un homme cher et précieux à un autre homme, tout ce qui fait le nœud des relations sociales, la sûreté des commerces, et la douceur des amitiés humaines.

Mais que deviennent la société et ses jouissances, pour celui qui ne voit dans l'homme (souffrez, mes Frères, la bassesse de ces révoltantes images) qu'une plante qui végète; qu'un peu d'argile organisée par un caprice du hasard, et qui bientôt, brisée par un autre caprice, va retomber dans la poussière et le néant pour n'en plus sortir; qu'un vil animal, que rien d'essentiel ne distingue des brutes, dont la raison n'est que l'équivalent de leur instinct, la parole qu'une modification de leur cri, dont les affections et les sentimens ne sont que des sensations et des appétits, les actions vertueuses ou criminelles, qu'un résultat d'organisation matérielle et un jeu indifférent de ressorts mécaniques: être sans liberté, sans conscience et sans devoirs, qui obéit nécessairement à ses penchans physiques, et, n'espérant rien dans l'avenir, suit l'attrait irrésistible de l'intérêt et du plaisir présent? Imaginez une réunion d'hommes

qui auraient ces idées abjectes les uns des autres. Que pourraient avoir de doux et de touchant pour eux des liaisons et des rapports, où il n'entrerait ni volonté libre, ni choix; où tout ce que nous appelons bienveillance, tendresse, union des cœurs, ne serait que mouvemens mécaniques et instinct aveugle? Sur quoi se fonderaient l'estime et la confiance mutuelles, où il n'y aurait ni obligation morale, ni distinction du juste et de l'injuste, ni règle, ni honnêteté, ni frein? Quel motif aurait-on de s'aimer les uns les autres, quand l'unique loi serait de s'aimer soi-même, et de se satisfaire à tout prix? Aussi, mes Frères, voyez les livres de nos philosophes incrédules: quelle sécheresse! quelle dureté! quel farouche dédain pour l'espèce humaine! quelle aversion non déguisée pour tout lien de société naturelle, civile ou domestique! Celui d'entre eux qui a le plus parlé de mœurs et de vertu, dont on a le plus vanté la sensibilité prétendue, qui a écrit sur les conventions sociales, sur l'éducation, sur l'amour maternel, n'a pas eu horreur de dire (mais j'éprouve, moi, une horreur profonde à répéter ces exécrables paradoxes; et vous, mes Frères, vous frémissiez de les entendre): « qu'un homme n'a pas plus besoin d'un autre homme, qu'un tigre (1) ou un loup de son semblable; que, dans l'état primitif et parfait, un fils et son père sont tellement étrangers l'un à l'autre, que, s'ils viennent à se rencontrer, ils ne se reconnaissent même pas; qu'une mère (ô la monstrueuse parole! ô droits sacrés de la nature méconnus et blasphémés!), qu'une mère allaite ses enfans (2) pour son propre besoin; et dès qu'ils ont la force de chercher leur pâture, les abandonne et ne les connaît plus. » Ne multiplions pas ces odieuses citations. Mais, mes Frères, songez quelle féroce misanthropie, quel sauvagement égoïsme de

(1) Le texte porte: qu'un *singe*, mot trop ignoble pour être prononcé dans la chaire. — Ces passages sont tirés du *Discours sur l'inégalité des conditions*, par J. J. Rousseau.

(2) Le texte porte: *ses petits*, en parlant de la femme.



telles maximes supposent! Rappelez-vous qu'elles ont été applaudies avec ivresse par un siècle incrédule; et jugez si j'ai eu raison de dire que, pour l'ennemi de la religion, la société des hommes perd sa douceur et son charme.

Quels sont donc les biens et les jouissances qui restent à l'impie le plus favorisé de la nature et de la fortune? je n'en vois plus d'autres que les plaisirs des sens, les talens de l'esprit, les richesses, les honneurs, la puissance, la gloire. Eh bien! qu'il possède tout cela; que rien ne lui manque de tout ce qui semble devoir satisfaire la sensualité, l'orgueil et la cupidité humaine, sera-t-il heureux? Non: parce que tous les biens périssables, et tous les plaisirs de ce monde, sont sans proportion avec les besoins de son cœur. Il n'y a rien dans l'univers de si grand que le cœur de l'homme, mes Frères; Dieu, en le formant à son image et pour lui-même, lui a imprimé pour premier trait de ressemblance, le sceau divin de son immensité; il lui a donné les désirs insatiables et infinis, les espérances immortelles, l'amour du bien parfait et suprême, et lui a dit: Tout ce qui t'environne existe pour toi; mais tu existes pour moi seul: c'est pour cela que j'ai mis en toi une capacité sans bornes. Comme j'ai fait le vaste abîme de l'océan pour recevoir la multitude des eaux, *Congregationes aquarum* (1), et l'étendue immense des cieux, pour contenir ces innombrables corps de lumière qui roulent sur ta tête; je t'ai fait plus grand que tout cela, pour recevoir et posséder ton Dieu. Tu seras toujours vide, jusqu'à ce que je vienne à toi pour te remplir; toujours affamé, jusqu'à ce que je te nourrisse et te rassasie de moi-même; toujours brûlé d'une soif ardente, jusqu'à ce que j'entre en toi comme un fleuve de délices, pour te désaltérer et t'enivrer de mon propre bonheur. Telle est, mes Frères, la nature et la haute destinée de notre âme: rien de moins que Dieu ne la contentera jamais.

(1) Gen. I, 10.

Etrangère et captive ici-bas, elle y cherche le souverain bien qui lui manque; elle le demande à toutes les créatures: ne le trouvant point, elle sort par la pensée et le désir de tout ce monde visible, s'élève au-dessus de tous les cieux, et s'étend au-delà de tous les siècles qui finissent, pour s'unir, au moins par l'espérance, à l'objet éternel, parfait, infini, dont elle a l'idée, dont elle sent le besoin, et hors duquel il ne peut y avoir de repos ni de félicité pour elle.

Et cet objet, seul capable de la satisfaire, pour lequel seul elle a été créée, vous le lui retranchez, ô incrédule! Cette espérance qui fait toute sa consolation, vous la lui arrachez! Fille du ciel, héritière de l'immortalité, avide et affamée du Dieu qui est son aliment et sa vie, vous la condamnez à ramper dans la poussière de la terre, à s'en nourrir, à se croire cendre et poussière elle-même, à n'avoir d'autre perspective que la mort, la pourriture, le néant; et vous lui dites: Sois heureuse! Mais pour qu'elle puisse l'être, que lui donnez-vous donc, à la place de tout ce que vous lui ôtez? quoi? des voluptés charnelles? Ah! elle s'efforce de s'en assouvir, elle s'y plonge; et bientôt elle s'écrie: C'est de la boue! je ne puis supporter l'infection et la honte de ces infâmes plaisirs; plus j'essaie de m'en rassasier, plus ils me causent de dégoût; plus je m'y enfonce, plus ils me souillent; tout me devient insipide, et je me fais horreur à moi-même.

Que lui donnez-vous donc encore? des richesses? Ah! elle entasse des monceaux d'un vil métal; elle multiplie ses terres, ses palais, ses équipages, ses maisons de plaisance. Qu'a-t-elle gagné? O illusion! dit-elle; j'ai rempli mes coffres, et je demeure vide; j'ai multiplié mes embarras et mes soucis, bien plus que mes possessions et mes trésors; j'ai des peines que le pauvre ne connaît point, et je n'ai pas la paix et le contentement dont il jouit quelquefois dans sa misère.

Eh bien! voilà des titres, des dignités, des déco-



rations, des honneurs. — Ah! ce sont des hochets; je m'en suis amusée un moment, et j'en suis lasse. Tant que j'y aspirais encore, ils m'ont paru quelque chose de grand; depuis que je les ai obtenus, je n'y trouve qu'un éclat frivole.

Eh bien! la célébrité du nom, une bruyante renommée, la gloire qui s'attache aux grands talents, à la science, au génie.—Ah! c'est une fumée; elle a enflé mon cœur et ne l'a point nourri; elle irrite la soif de mon orgueil, au lieu de l'apaiser; elle me rend plus inquiète, et non plus heureuse.

Eh bien! les lauriers de la guerre, les conquêtes, les sceptres, les couronnes, l'empire de l'univers.—Ah! en ravageant la terre, j'ai beaucoup fait pour le malheur des autres hommes, et rien pour mon bonheur. Quand j'aurais acquis cent royaumes et tout un monde, il me faudrait d'autres mondes à conquérir! et loin d'avoir comblé l'abîme qui est en moi, je n'aurais fait que le creuser davantage et me m'eux assurer qu'il est sans fond.

Et en effet, mes chers Auditeurs, n'a-t-on pas vu de nos jours des hommes riches et puissans, des conquérans fameux, qui, sortis de la poussière, se sont assis sur des trônes, ont régné sur les peuples et même sur les rois, ont rempli l'univers du bruit et de la terreur de leur nom? Au milieu de tant de prospérités, qui les a vus tranquilles? qui a pu les croire heureux? le noir chagrin n'avait-il pas comme établi son siège sur leur front livide? leur inquiète ambition leur a-t-elle permis un seul instant de respirer et de jouir? semblable à un aiguillon brûlant, ne les a-t-elle pas poussés sans cesse, comme égarés et furieux, d'entreprise en entreprise, jusqu'au gouffre où ils ont été engloutis tout-à-coup, avec leurs vastes desseins, leur puissance redoutée et leur gloire vaine?

Ne reprochons pas à notre cœur d'être insatiable; il doit l'être. Toutes les créatures ensemble ne sauraient remplir le vide qui est en lui. Ses désirs sans

cesse renaissans sont le cri d'un besoin immense, par lequel il demande le bien parfait et infini, seul aliment qui lui convienne et qui le puisse rassasier. Si, le lui refusant, nous ne lui présentons, pour le satisfaire, que des biens périssables et bornés, qui sont un pur néant, sa faim toujours croissante, ne trouvant rien qui l'apaise, se tourne en rage et en désespoir; et ce cœur malheureux à qui tout manque, retombant sur lui-même, se ronge et se dévore, comme on voit un homme affamé déchirer et dévorer ses propres membres.

Ainsi, toutes les sources du bonheur sont taries pour l'incrédule: puisque pour lui la nature est sans âme et sans vie, la société de ses semblables sans douceur et sans charme, tous les biens et tous les plaisirs réunis sans proportion avec les besoins de son cœur. Tel est le premier degré de son malheur. Je passe au second, qui doit faire le sujet de ma seconde partie.

#### SECOND POINT.

Second degré du malheur de l'incrédule, ou second effet déplorable de son irréligion: elle livre son cœur, sans défense, à ses plus cruels ennemis et à ses plus impitoyables bourreaux, je veux dire à ses passions, à ses remords et aux terreurs de l'avenir.

L'homme n'a point de plus dangereux ennemis que ses passions: s'il ne les dompte et ne les subgugue, il devient le jouet et la proie de tous les monstres que son propre cœur enfante; l'orgueil, l'envie, la colère, la haine, la vengeance, l'avarice, l'ambition, la sensualité brutale, se font une guerre intestine dans son sein et ne lui laissent aucun repos. C'est une succession et un choc continuel de désirs, d'aversions, de craintes, d'espérances, de folles joies, de chagrins amers, de dépit, de dégoûts et de caprices, qui, se poussant et se repoussant, comme les flots d'une mer orageuse, l'agitent, le tourmentent, l'élèvent, l'abaissent, le brisent contre mille écueils, et ouvrent sous ses pas mille abîmes.



Aussi, lorsque Dieu voulut punir ces philosophes orgueilleux du paganisme, qui, résistant à leur raison et à leur conscience, refusèrent de le reconnaître et de le glorifier comme Dieu, que fit-il ? Il les livra, dit saint Paul, non à la cruauté des tyrans, ni à la férocité des bêtes sauvagés, ni à la fureur des élémens, mais à des ennemis bien plus terribles, à eux-mêmes, à leurs passions, aux désirs de leur propre cœur : *Tradidit illos Deus in passiones* (1); *tradidit illos in desideria cordis eorum* (2). Dès lors, emportés par la violence de leurs penchans déréglés, ils se précipitèrent dans des égaremens si étranges, se souillèrent de tant de désordres, se couvrirent de tant d'opprobre et d'ignominie, que cette suprême Majesté fut assez vengée contre eux par eux-mêmes : *Mercedem, quam oportuit, erroris sui in semetipsis recipientes* (3).

Comment ne pas voir que la même malédiction a frappé les philosophes incrédules de nos jours ? A peine eurent-ils donné le signal de la révolte contre Dieu, que, saisis du délire de toutes les passions, et agités par elles comme par autant de furies, ils se firent plus de maux à eux-mêmes que les plus implacables ennemis n'eussent pu leur en faire. Non contents de se déshonorer en secret par les vices les plus infâmes, ils publièrent avec une sorte d'acharnement leur propre honte, la confièrent à toutes les bouches de la renommée, et, dans des ouvrages fameux, étalèrent aux yeux du monde et de la postérité les turpitudes et les abominations de leur vie, comme pour ne laisser aucune ressource à ceux qui voudraient un jour défendre leur mémoire : *Tradidit illos in passiones*.

Quel était le trouble de leur cœur, et quelle rage les possédait, lorsque se déchirant les uns les autres ; versant de leur plume des torrens d'amertume et de

(1) Rom. 1, 26.

(2) Rom. 1, 24.

(3) Rom. 1, 27.

fiel ; s'attaquant à toutes les choses divines et humaines ; menaçant, dans leur frénésie, d'escalader le ciel ; ne pouvant supporter ni ordre, ni décence, ni tranquillité sur la terre ; soufflant les discordes ; provoquant les guerres, les séditions, les meurtres, ils avouaient hautement qu'il ne pouvait y avoir de repos et de contentement pour eux que dans le bouleversement de l'univers ! Peut-on douter que de tels hommes n'aient été malheureux ? et quand ils ne l'auraient pas confessés eux-mêmes, quand le Vieillard de Ferney ne nous aurait pas appris que sa vie entière avait été, ô prodigieuse expression ! *un cauchemard perpétuel* ; quand nous ne saurions pas dans quelle noire mélancolie était tombé le Sophiste de Genève, et à quelle fin tragique elle le conduisit ; quand les autres chefs de cette ligue impie n'auraient pas si souvent maudit leur propre destinée, et quelquefois, dans leur fureur, tranché le fil de leurs jours, ne serait-ce pas assez de savoir à quelles viles et odieuses passions ils furent abandonnés, pour juger ce qu'ils eurent à souffrir de pareils bourreaux ? *Tradidit illos in passiones*.

Le siècle qu'ils ont perverti, complice de leur impiété, a dû partager leur châtement. Dieu a vu les peuples, enivrés d'orgueil et de licence, s'élever audacieusement contre lui et secouer avec dédain le joug de sa religion sainte ; il les a vus, et, dans sa colère, il les a livrés à une passion effrénée de liberté et d'indépendance, qui n'a pu se contenir dans aucunes bornes. Aussitôt tout se confond ; la société se dissout ; les citoyens s'égorgent les uns les autres ; un trône protecteur est renversé, et mille échafauds le remplacent ; les villes ne sont plus que de vastes prisons où les hommes, renfermés et tremblans, vivent dans l'attente du supplice ; le sol entier n'est qu'un immense tombeau toujours ouvert pour engloutir ses habitans ; la désolation, l'effroi, le carnage sont partout ; une passion déchaînée a tout fait : *Tradidit illos in passiones*.